

Jean-Pierre Le Dantec

## Changements à vue. Voyage à Saint-Étienne

Jean-Christophe Bailly et Alexandre Chemetoff

1 et 2/ La manufacture  
d'armes de Saint-Étienne.

Ph. © Alexandre Chemetoff,  
décembre 2011.

1 – Cycle "Territoires mobiles.  
Rencontres architecture  
et littérature", organisé  
à la Cité de l'architecture  
et du patrimoine en mars 2012,  
avec France Culture.

2 – Le Dépaysement. Voyages  
en France, Paris, Le Seuil, 2011,  
420 p.

3 – NDLR : Alexandre Chemetoff  
explique sa démarche de projet  
à Saint-Étienne dans  
(Re)dessiner, Gentilly,  
éd. Bureau des paysages, 2015.  
Cf. aussi p. 52, Une école  
à la Manufacture Plaine Achille.

Sollicité pour participer à un cycle de rencontres entre écrivains et architectes<sup>1</sup> alors qu'il se trouvait dans une librairie d'architecture, Alexandre Chemetoff aurait répondu "Je veux bien mais avec lui", en désignant le livre de Jean-Christophe Bailly *Le Dépaysement*<sup>2</sup>. Ainsi raconte-t-il l'origine de *Changements à vue. Voyage à Saint-Étienne*, un petit livre à deux voix qui constitue, à mes yeux, une leçon de regard porté sur l'urbain contemporain ordinaire.

Soit en effet une ville française, sans qualités particulières au premier abord et même décriée par certains "observateurs hâtifs" : Saint-Étienne. Alexandre Chemetoff et son Bureau des paysages travaillent à cette époque (2012) à y requalifier, "par couches successives, procédant par amendements, par ajustements", la Manufacture et la Plaine Achille<sup>3</sup> ; Jean-Christophe Bailly de son côté, philosophe, poète, dramaturge et professeur à l'ENS du paysage et de la nature de Blois, vient de faire de Saint-Étienne l'une des destinations de ses *Voyages en France* (sous-titre du *Dépaysement*) dans lesquels, en multipliant les descriptions, les rencontres et les méditations poétiques, historiques et théoriques, il a composé un magnifique portrait sensible de la France contemporaine.



1



2



1



2



3

Plutôt que de préparer un dialogue d'ordre général, nécessairement plus ou moins convenu, où l'un présenterait ses projets et l'autre ses commentaires et ses réflexions, les deux hommes - qui ne se connaissaient pas mais qui appartiennent à la même génération puisqu'ils sont nés le premier en 1950, le second en 1949 - décident de se rendre ensemble à Saint-Étienne. Leur objectif ? Y croiser leurs lectures d'une cité que les "changements à vue"<sup>4</sup> effectués sur ses bâtiments, ses espaces publics et son territoire depuis le début de l'ère industrielle ont profondément modifiée, sans toutefois en effacer les strates successives qui, quoique se rapportant à des usages devenus obsolètes, demeurent porteuses d'ajustements nouveaux en accord avec des pratiques contemporaines. Pour ce faire, confortés dans leur idée "de prendre tous les chemins pour épuiser en quelque sorte les lieux" grâce à la consultation commune qu'ils font dans le train pour Saint-Étienne du travail photographique de Thibaut Cuisset rassemblé dans l'ouvrage *Nulle part ailleurs. La Bouilladisse*<sup>5</sup> (préfacé par Bailly), ils se mettent en devoir d'arpenter l'aire urbaine stéphanoise, avec la même attention et la même absence de parti pris esthétique que Cuisset explorant les alentours de la montagne Sainte-Victoire. Cet exercice est en effet la condition, nous disent-ils, pour pouvoir mettre au jour le(s) sens et les richesses - cachés aux



4



5

1/ "Les Pieds nickelés et les lettres magiques", graffiti.

2/ Arbres de la Plaine Achille.

3/ Immeuble "sans escalier", A. Bossu arch.

4/ Bâtiment industriel le long du Furan.

5/ La gare d'Andrézieux.

Ph. © Alexandre Chemetoff.

4 – Expression désignant un type de mise en scène théâtrale où les dispositifs scéniques et les décors sont modifiés devant le public, dans une perspective "brechtienne" destinée à faire participer le spectateur au spectacle du théâtre lui-même.

5 – Cuisset y présente, au terme d'un tel épuisement des chemins qu'il "a tous pris", des "photos ordinaires qui montrent la réalité" de La Bouilladisse, commune voisine de la montagne Sainte-Victoire (éd. Images en manœuvres, 2011, 64 p.).

regards conventionnels ou inattentifs - de ce fragment de pays façonné par la géographie et par l'histoire industrielle.

Ainsi nous conduisent-ils à écouter en leur compagnie, plutôt que le "grand chant de l'histoire avec un grand H et de l'architecture avec un grand A", le "chantonnement" d'une "ville qui tirerait avantage des imperfections de ses usages successifs" : fenêtre différente de "celle posée juste à côté à une autre époque", "tuyaux traversant l'arc" d'une baie et quantité de détails (des "chameaux" involontaires, décréterait un œil professionnel normal) invisibles au visiteur pressé, d'où procède en réalité "l'identité singulière de la Manufacture" ; graffiti s'avérant être une œuvre d'art ; arbres déjà présents sur le site de la Plaine Achille que "personne ou presque ne voyait" ; empilement de cageots au pied d'"architectures à la fois industrielles et urbaines" du centre-ville... Ce qui ne les empêche pas d'attirer notre attention, pour s'en s'extasier, sur un chef-d'œuvre architectural : les deux immeubles "sans escalier" construits chacun autour d'une rampe hélicoïdale par l'architecte stéphanois - injustement méconnu - Auguste Bossu dans les années 1930, dont le principe spatial anticipe de près de trente ans celui du Guggenheim de Frank Lloyd Wright.

Sortant ensuite de la ville proprement dite pour comprendre la "ligne de la fondation de Saint-Étienne, la fameuse rue rectiligne que suit la ligne du tramway", ils explorent, d'abord vers l'aval, puis vers l'amont, le lit et la vallée de la rivière - le Furan - qui prend sa source dans les monts du Pilat (visibles depuis le centre-ville) pour aller se jeter dans la Loire. Là encore, ils découvrent - et nous font découvrir du même coup - quelques beautés (c'est le terme qui convient, selon moi) peu considérées en raison de leur modestie et de leur simplicité. La perle de ces trouvailles ? La petite gare d'Andrézieux, dont le caractère "japonais" les ravit. Ce qu'elle leur révèle, précise Bailly, "c'était une extraordinaire intelligence, c'était que ce réseau très fin et

cette gare à la fois si légère et si posée étaient entièrement en intelligence avec le paysage” - paysage que Chemetoff décrit comme suit : “sol en gore, cette sorte de sol stabilisé que l’on trouve dans la région lyonnaise, la gare elle-même, les plantations sur le quai, le petit bois de cèdres de l’autre côté de la voie” avec, un peu plus loin, “cette vue vers la Loire”.

Trois ans après cette randonnée effectuée en pleine complicité, notamment en vue de la conférence qu’ils devaient donner ensemble en 2012 à la Cité de l’architecture et du patrimoine, nos deux regardeurs, installés en Bourgogne dans la maison de Bailly pour mettre au point le texte de leur livre à partir de la transcription de cette conférence, décident de monter sur la butte de Suin voisine, dont Bailly avait évoqué la présence lors du trajet en TGV vers Saint-Étienne. Cette éminence possède à leurs yeux trois intérêts en relation avec leur propos : son sommet culmine à la même altitude (593 m) que la Plaine Achille de Saint-Étienne ; comme elle, elle est placée sur la ligne de partage des eaux entre la Méditerranée et l’Atlantique ; enfin elle offre, chose aussi rare que remarquable, une vision à 360 degrés sur un très vaste panorama allant, par temps clair, à l’est, jusqu’au mont Blanc. “L’étendue : il faut creuser sans fin ce mot volé aux philosophes et en déployer partout l’énergie retrouvée”, conclut Bailly devant ce paysage majestueux mis en forme, lui, non par l’industrie mais par l’agriculture et l’élevage.